

LES PAILLASSES ORIENTAUX ET OCCIDENTAUX

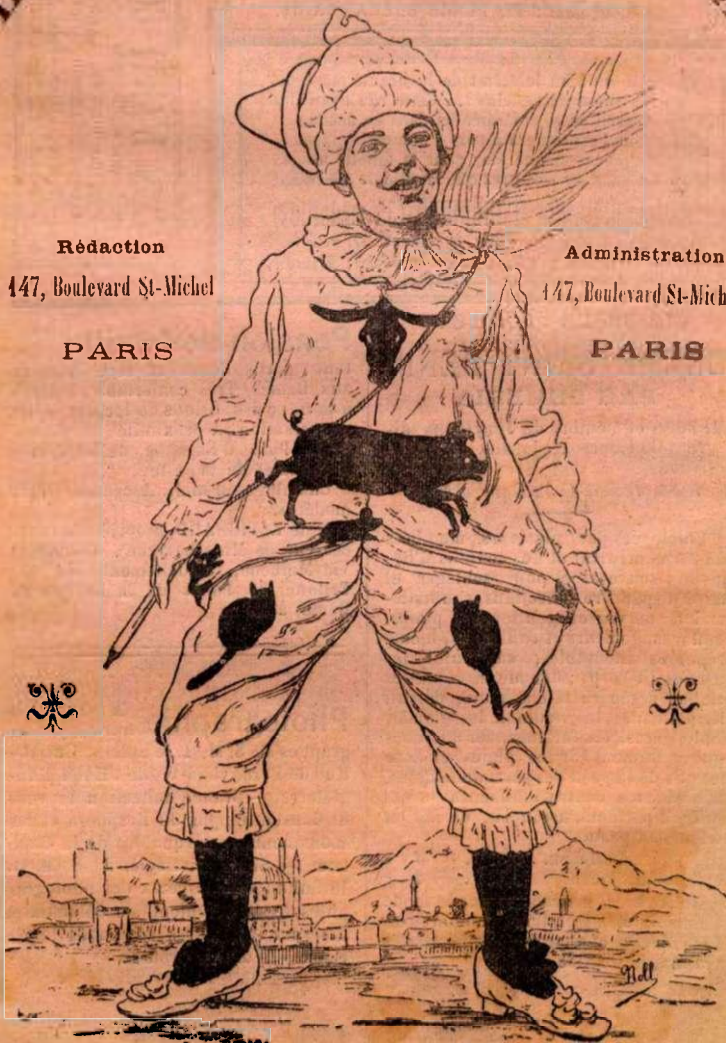
Revue politique bi-mensuelle

Rédaction
147, Boulevard St-Michel

PARIS

Administration
147, Boulevard St-Michel

PARIS



HYGIÈNE DE LA BOUCHE ET DE LA GORGE

L'Indispensable des Fumeurs

EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)

composée de plantes aromatiques sans acide, inoffensive pour tout l'organisme, prévient, dissipe inflammations, aphtes, boutons, abcès, ulcérations, plaques muqueuses, irritations de la bouche et de la gorge, maux de dents et des gencives, etc. Soulage instantanément.

Prix : 1 f. 25 ; 2 f. 50 ; 5 f. ; le flacon de poche, 1 f. Env. f. flacon d'essai avec notice contre 2 f. en t. on m.-p.

Dépôt général : 12, PLACE BRÉDA, PARIS.



Sait-on bien le secret de la beauté magique de Ninon de Lenclos?... Cette eau hygiénique merveilleuse, enfermée ici dans ce flacon, Vous l'expliquera à tous d'une claire façon. Faites-en chaque jour pour la toilette usage, Et vous ne paraltrez que moitié de votre âge.

EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)

Prix : 2 fr. 50 et 5 fr. — Env. f. contre 3 fr. et 5 fr. 50

Dépôt Général : 12, Place Bréda, Paris.

Avec l'emploi de L'ANTI-COR-FRANÇAIS végétal, sans acide, plus de malaises occasionnés par les cors, durillons, etc., ni de gêne aux pieds; ramollit, soulage instantanément. Attestations nombreuses. Envoy f. avec notice contre 2 fr. 25 cent. timbres ou mandat-poste. 12, Place Bréda, Paris.

LA TERRE PROMISE !

CRÈME SAINT-DENIS PAR SEMERIA

Médaille et Membre du Jury dans divers Concours régionaux et Expositions.

D 33, avenue de la Gare, à Nice.

Employée par plusieurs membres du corps médical et des conseils d'hygiène; souveraine pour soulager et faire disparaître affections rhumatismales, nerveuses, goutteuses, plaies, enflures, douleurs et infirmités, même réputées incurables, sur toutes les parties du corps; dénoue et étend les nerfs; régénère la chevelure, détruit les pellicules, les boutons, les glandes sudorifères, les fatigues, les microbes qui se forment sur les plaies et dans les plis de la peau des personnes âgées, très efficace contre l'influenza ou ses suites; parfume, assouplit, déride et veloute la peau.

Prix du flacon. 4 »
Demi-flacon. 2 »

Notice avec instruction sur le mode d'emploi, et attestations nombreuses de médecins et pharmaciens légalisées à la mairie de Nice

Pension de famille française tout particulièrement recommandée aux Dames. Très confortable, cuisine à la française. Salons de lecture et de conversation. A proximité du Corso, de la Place d'Espagne, de la Piazza Colonna et de la poste.

Chambres au midi. Ascenseur. Prix modérés.

Mme ESTIGNARD, propriétaire (successeur de Mme Lavigne). Ci-devant Via Mercede, actuellement Via del Tritone, 36, Palais de la Banque de Rome, à Rome.

Photographie Ahduilah

frères, photographes de S. M. I. le Sultan, Grand-Rue de Péra, vis-à-vis de l'Hôtel d'Angleterre. — Grande collection de vues de Constantinople, du Bosphore et des monuments remarquables de la Capitale. — Seuls privilégiés de S. M. I. le Sultan pour la vente des photographies de la Cérémonie de Sélamlık et des vues intérieures des palais impériaux. — Vues de Brousse.

1^{re} Année

N° 8

30 avril 1893

LES PAILLASSES ORIENTAUX

ET OCCIDENTAUX

Revue politique bi-mensuelle

ABONNEMENTS :

FRANCE, UN AN. . . 3 fr. 50 | UNION-POSTALE, UN AN. . . 5 fr.

NICOLAS NICOLAÏDÈS

DIRECTEUR FONDATEUR

147, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 147

PARIS

SOMMAIRE : Le Caméléon. — Menées anglaises en Anatolie — Une monnaie de Richelieu. — Dans les coulisses. — Les Anglais à Chypre. — Respectons les voisins. — Grecs et Bulgares. — Paillasses politiques. — La fête de la *Revue Moderne*. — Fleur d'Orient.

LE CAMÉLÉON

Y aurait-il quelque analogie entre M. Démétrius Georgiadès, directeur du journal *le Yildiz*, et le caméléon qui change de couleur selon les temps et les lieux ?

Nous ne le dirons point. Mais nous poserons, pour les curieux, ce petit questionnaire :

Est-il vrai que, pour obtenir la nationalité française, M. D. Georgiadès a présenté au Ministère de la Justice, en France, une pièce constatant qu'il est né à Smyrne de parents hellènes ?

N'est-il pas plus vrai qu'il est né dans un village du Vilayet d'Aidin, de parents sujets ottomans ?

Est-il vrai qu'en 1877, en Grèce, il était lui-même sujet ottoman ?

Est-il vrai qu'en 1880, après son départ de Grèce, il s'est transformé en sujet hellène ?

Est-il vrai qu'à la fin de 1890, le Consulat Ottoman, à Paris, légalisait sa signature comme sujet ottoman, et qu'il prenait un passeport pour Constantinople, comme sujet ottoman ?

Et, pourtant, est-il vrai qu'à la même époque, lors de sa demande pour obtenir la nationalité française, il ait présenté un passeport hellène ?

Est-il admis d'avoir, suivant ses besoins, des nationalités de rechange : d'être sujet ottoman en 1877 ; sujet hellène en 1880, puis, en 1890, pour aller à Constantinople, d'être sujet ottoman, quand, à la même date, on se présentait au Ministère de la Justice en France, comme sujet hellène ?

Dans cette macédoine de nationalités, à laquelle appartient en réalité M. D. Georgiadès ?

Nous attendons une réponse.

MENÉES ANGLAISES EN ANATOLIE

Lorsqu'on signale des troubles sur un point quelconque de l'Anatolie, on peut être sûr qu'il y a de l'Anglais là-dessous ; mais, comme les Anglais sont des gens éminemment pratiques, tout écrivain politique sérieux doit commencer par se poser cette question : « Quel intérêt peuvent avoir les Anglais à troubler l'Anatolie ? »

Nous ne croyons pas que ce sujet ait jamais été traité à fond, ni en France, ni en Orient, et, cependant, il en vaut la peine.

Jusqu'à l'ouverture du Canal de Suez, les Anglais ont été l'un des plus énergiques soutiens de l'Empire ottoman : ils l'ont bien prouvé par les sacrifices qu'ils se sont imposés pour le défendre contre les attaques de la Russie, pendant la guerre

de Crimée. L'intégrité de l'Empire ottoman était un axiome, l'axiome fondamental même, de la politique de lord Palmerston. Pourquoi aujourd'hui est-ce le *delenda Carthago* des Anglais ? C'est uniquement parce que le Canal a bouleversé tous leurs intérêts dans la Méditerranée orientale.

Il faut leur rendre cette justice qu'ils ne souhaitent pas plus l'ouverture de l'Isthme qu'ils ne souhaitent, en ce moment, le tunnel de la Manche, et pour des raisons absolument identiques. Toutes les fois que les intérêts anglais sont en contradiction avec ceux du reste de l'humanité, ils n'hésitent pas, un quart de seconde, à leur sacrifier ceux de l'humanité. Si la France s'était laissé guider par les mêmes considérations, l'Isthme de Suez serait encore vierge ; mais elle posséderait toujours la Lorraine et l'Alsace, car l'Angleterre n'aurait pas eu besoin de la laisser affaiblir pour s'emparer du Canal. Comme corollaire, elle serait toujours le plus ferme soutien de l'Empire Ottoman.

Du moment que le Canal ouvrait une nouvelle voie de communication, et la plus courte entre l'Angleterre et les Indes, on pouvait être certain que celle-ci userait de tous les moyens pour s'en emparer et pour la garder, et, comme elle ne peut le faire sans sacrifier l'Empire Ottoman, tant pis pour lui !

Mais le Canal risque aujourd'hui d'être distancé par le Réseau Ottoman asiatique, qui, avant peu d'années, conduira plus vite à la mer des Indes : aussi peut-on être sûr que l'Angleterre n'épargnera ni sacrifices, ni crimes, s'il le faut, pour être maîtresse de cette nouvelle voie ; et, si elle ne peut pas s'en emparer, elle s'arrangera de façon à ce qu'elle tombe entre les mains d'une puissance qui ne puisse pas lui porter ombrage. Or, le jour où le réseau anatolien sera terminé, la Turquie se trouvera beaucoup plus forte et beaucoup plus riche qu'il ne convient à l'Angleterre. De là pour elle une politique nouvelle, celle du démembrement de la Turquie, autant que possible par l'intermédiaire des guerres reli-

gieuses, en mettant aux prises l'élément Arabe et l'élément Ottoman.

Pour y parvenir, non seulement l'Angleterre n'évacuera pas l'Égypte; mais elle s'emparera de tout le littoral musulman de l'Afrique orientale, en accordant une enclave aux Italiens, qu'elle traîne à sa remorque.

On a dit que c'était le noyau d'un grand Empire Anglo-Africain, destiné à remplacer celui des Indes. Rien de plus exact. Mais c'est en même temps une situation stratégique et politique, destinée à couvrir toutes les routes de terre et de mer du Continent Indien, et à démembrer, si faire se peut, l'Empire Ottoman, en lui arrachant la presqu'île arabique tout entière, la Tripolitaine, et le bassin de l'Euphrate.

Sous ce rapport, Chypre est une merveilleuse place d'armes, qui commande à la fois la Syrie et la Caramanie, et permettrait aux Anglais de donner la main aux Arméniens, s'ils réussissaient à en faire des ennemis irrécconciliables des Turcs, et à leur créer une importance militaire qu'ils n'ont point possédée jusqu'ici, et qu'ils ne semblent pas destinés à acquérir par la suite. On ne saurait, en effet, perdre de vue que les Arméniens ne forment point une population compacte: partout, ils sont fortement mêlés de Turcs ou de Kurdes, qui, bien que très indociles, n'ont aucune inclination pour la domination anglaise, et se jetteraient plutôt entre les bras de la Russie, si la Turquie venait à sombrer.

Aussi, après s'être fait concéder, par le traité de Berlin, une espèce de protectorat moral sur les Arméniens, il faut convenir que, jusqu'ici, les Anglais n'ont guère cherché à exploiter, parce qu'il est à peu près inexploitable.

S'ils favorisent, en ce moment, des troubles en Arménie, ce n'est pas qu'ils se bercent de l'espoir de créer une nation Arménienne, quelconque; mais, en maintenant l'agitation dans le Taurus, et, s'il est possible, dans le Liban, ils espèrent inquiéter les entrepreneurs de voies ferrées dans ces deux mas-

sifs montagneux, et retarder la construction de la grande voie de terre des Indes.

Tant que la Porte a accordé ces concessions à des Allemands, les Anglais ne s'en sont pas trop plaints, parce qu'ils espèrent toujours, de façon ou d'autres, dominer l'Allemagne; mais la situation qu'ils ont prise en Égypte leur interdisant à eux-mêmes toute sollicitation de concessions dans l'Anatolie, ils veulent, à tout prix, en éloigner la France. De là, les calomnies dont le *Daily News* se fait si complaisamment l'écho. A propos des incidents qui se sont passés dernièrement en Arménie, et qui sont si insignifiants en eux-mêmes, qu'on ne saurait leur donner le nom de troubles, ne va-t-il pas jusqu'à dire que si la mauvaise administration persistait en Arménie, la Russie aurait raison d'intervenir?

N'est-ce pas l'occasion de répondre aux Anglais que les Irlandais échangeaient bien leur administration contre celle des Arméniens, qui se gouvernent eux-mêmes, comme les autres Communautés de l'Empire Ottoman?

Quant à la Russie, il est peu probable qu'elle songe à répéter, dans le Taurus, les fautes qu'elle a commises en Bulgarie, et qui ont fourni à l'Angleterre l'occasion de mettre la main sur Chypre et sur l'Égypte, sans avoir brûlé une cartouche en faveur de la Turquie. Je crois qu'il n'y faut plus compter.

L'Angleterre aura beau mettre en mouvement ses marchands de Bibles et ses Ecoles protestantes: elle ne réussira point à introniser, dans le Taurus, un autre Stambouloff, aussi gênant pour la Russie que pour la Turquie.

N. NICOLAÏDÈS.

UNE MONNAIE DE RICHELIEU

Un vent de tempête serait-il prêt à se lever à l'Orient? Beaucoup le craignent; quelques-uns le désirent: ceux qui,

las du calme, espèrent profiter du bouleversement de l'Europe, comme les corsaires ramassent les épaves des vaisseaux naufragés. En tout cas, si le vent gronde, si la tempête éclate, celui qui aura été assez imprudent pour ouvrir les cavernes d'Eole dans le pays de la vieille mythologie, assumera sur lui une effroyable responsabilité. Or, quel est-il ? Fou ou téméraire, mais surtout grisé d'orgueil : il se nomme Stambouloff.

Ministre dans un tout petit Etat, né d'hier ; maire du palais d'un prince qui règne et ne gouverne pas, il lui est venu en tête de se faire *Richelieu*. Il y a des hardiesses imprudentes : celle de la grenouille de la fable en est la preuve. Richelieu commandait en maître ; il faisait tomber les plus hautes têtes, si elles gênaient son omnipotence ; il fixait, d'un même regard, insolent et fier, les mécontents de France et les mécontents d'Europe. Peu lui importait d'être détesté ; il se sentait fort, et cette force lui venait de ce que ses ennemis admiraient son génie. A la science du gouvernement, il joignait le talent de la diplomatie, deux choses que possèdent seuls les grands hommes, et que les petits confondent avec le despotisme et l'intrigue.

Lorsque Turenne fut tué, frappé par un de ces boulets perdus que la fatalité dirige, la France s'aperçut qu'elle n'avait plus comme généraux que ce qu'on a nommé « la monnaie de M. Turenne ». La Bulgarie a chez elle une « monnaie de Richelieu », monnaie dangereuse, qui rêve d'établir son cours forcé en Europe, et que l'Europe obsédée enverra à la fonte.

Née de la guerre russo-turque, la Bulgarie, à peine éclosée, a perdu le souvenir du service rendu ; nous croyons que, pour elle, il eût été plus sage d'être moins ingrate ; mais Stambouloff a surgi, étouffant dans les bornes trop étroites d'une principauté restée, de nom, vassale de la Porte. Il a rêvé de faire un roi d'abord, réclamant bientôt un royaume dont la Macédoine serait une province. Il s'est coiffé d'un panache de grand patriote, pour excuser son ingratitude, et, devant la

patiente immobilité de la Russie, sa hardiesse est devenue de l'audace.

A l'indépendance politique, il a rêvé d'ajouter l'indépendance religieuse. Il lui fallait une Bulgarie qui ne relevât d'aucune autre autorité que la sienne : l'Etat, c'est lui ; l'Eglise, c'est lui. Mais voici que la Russie, qui avait paru indifférente à la question politique, se réveille au nom de la religion. Dans les modifications apportées à la Constitution bulgare, le Tzar voit la violation des privilèges imprescriptibles de l'orthodoxie, et le Tzar dit à Stambouloff : « A ces privilèges, je vous défends de toucher ! » Et la sanction de cette défense, elle est sur la frontière : ce sont les bataillons russes qui opèrent leur concentration. Sous quinze jours, cette concentration sera complète, et alors ce sera la musique des régiments russes qui donnera l'aubade pour la noce du prince Ferdinand et de cette jeune princesse de Parme, Marie-Louise, du nom de sa grand-mère, cette sainte femme, née sur les marches d'un trône séculaire, jetée en exil, pour être exilée encore plus tard du modeste duché où elle passa en faisant le bien.

L'attitude énergique de la Russie inspirera-t-elle une crainte salutaire au petit Richelieu de Bulgarie ? ou, infatué de lui-même, espérera-t-il mettre le feu aux poudres, jeter l'Europe dans une guerre effroyable, en appelant l'Autriche à son aide ?

Combien la Russie doit regretter d'avoir dépensé ses hommes et son argent pour faire sortir de terre ce petit peuple, aussi peu slave qu'il est peu grec ! Et qui sait si toutes les fourberies de M. Stambouloff n'auront pas un jour pour conséquence de faire reconnaître à l'Europe que l'intégrité de l'Empire Ottoman est une nécessité politique ; qu'en y portant la main, on a jeté un brandon de discorde toujours allumé, et que la raison, tout autant que le droit, impose aux nations slaves, aussi bien qu'aux nations germaniques ou latines, de respecter les droits que des siècles de possession ont acquis aux Sultans ?

THÉMIS.

DANS LES COULISSES

C'est de l'histoire.

M^{lle} Jeanne Richard, qui jouait un petit rôle à la Gaité, a fait des potins — (demandez plutôt au *Figaro*, qui, le premier, a conté la chose) — elle a fait des potins contre M^{lle} Méaly, l'étoile du théâtre. Celle-ci est devenue sombre, et a juré qu'elle se vengerait. Elle a tenu son serment.

Dissimulant d'abord avec soin ses noirs projets :

— Priez donc, fit-elle d'une voix douce, M^{lle} Richard de passer un instant dans ma loge : j'ai à lui parler.

L'artiste arrive bientôt, confiante, et même secrètement flattée d'être ainsi convoquée par l'astre du lieu. Mais, à peine entrée et la porte refermée, la femme de chambre, sur un signe de sa maîtresse, se jette sur elle, comme autrefois les muets dans les sinistres exécutions des tragédies orientales, et lui immobilise les bras pour paralyser ses mouvements. Alors M^{lle} Méaly, se rappelant sans doute, d'après ses souvenirs d'enfance, qu'une langue de vipère s'usa jusqu'à la dernière goutte de sang contre la lime d'un serrurier, sur sa table de toilette, en saisit une dont elle se servait pour soigner ses ongles roses, et en laboure atrocement le visage de celle qu'elle accusait d'avoir parlé d'elle en termes incongrus.

L'affaire va se dénouer, paraît-il, devant les tribunaux.

Ce trait nous en rappelle un autre.

C'était dans une grande ville de province. Une diva sur le retour, au cours d'une tournée occidentale, avait accepté de chanter, pendant un mois, deux fois par semaine, au grand théâtre lyrique de la localité, presque aussi renommé que celui d'une capitale.

En dépit de quelques rides, dissimulées avec soin, et d'une certaine altération dans le timbre de sa voix, la diva, grâce

à l'habileté et à la souplesse de sa diction, soutenue d'un glorieux passé, enleva tous les suffrages, et éclipsa complètement l'étoile ordinaire, beaucoup plus jeune cependant, très jolie, et dont la voix avait toujours ravi les habitués. Celle-ci en perdit le sommeil et l'appétit, et, n'y tenant plus, appela à son aide tous les serpents de la jalousie pour jouer à l'autre quelque affreux tour. Elle s'ingénia d'abord à chercher quelque ingrédient, qui, semé à la dérobée dans sa boîte à poudre, lui amènerait en quelques heures une lèpre sur le visage. Mais il aurait fallu faire prendre cela chez un pharmacien, et elle pouvait être découverte. Introduire une bonne drogue dans le potage que la diva prenait d'habitude pour unique repas, le soir de ses représentations, et, par suite, déterminer chez elle, au milieu de l'extase d'un duo d'amour, les troubles aigus d'un horrible déchirement d'entrailles : c'était encore bon à tenter ; mais elle entrevoyait aussi bien des périls dans l'exécution.

Elle errait dans son appartement, pâle, les traits contractés, agacée de ne savoir à quel parti s'arrêter.

Ses yeux rencontrèrent tout à coup un bouquet, qu'un vieil adorateur, resté fidèle, lui avait envoyé le matin même.

— « Ah bah ! fit-elle avec explosion ; soyons généreuse ! »

Elle sonne sa femme de chambre : « Prenez ce bouquet, et installez-le soigneusement dans une belle feuille de papier blanc, dont vous découperez les bords. Vous mettrez le tout dans la boîte de carton toute neuve qui est sur la table de ma chambre à coucher. Je vous rappellerai tout à l'heure. »

Restée seule, elle alla à un guéridon, et se mit à griffonner pendant quelques minutes. Après avoir médité, raturé, recommencé, elle prit une feuille de papier rose à fines dentelures, et, trempant sa plume dans de l'encre bleue, se mit à transcrire ce qu'elle avait préparé. Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Elle sonna. La femme de chambre revint avec le bouquet dans la boîte.

— « Dites au petit de la concierge de monter. J'ai à le charger d'une commission. »

Elle mit ce qu'elle venait d'écrire sous une enveloppe, rose aussi, où elle inscrivit le nom de la diva, qu'elle répéta sur le couvercle de la boîte, puis elle glissa le tout au sommet du bouquet, entre les fleurs. Il était neuf heures du soir.

— « Prends ce carton, et viens avec moi. »

Elle sortit à pied, suivie du bambin, et se rendit au théâtre, qui n'était qu'à dix pas.

En approchant de la loge du concierge :

— « Va de l'avant, dit-elle; pose cela sur la table, et sauve-toi. »

Quand le petit commissionnaire fut parti, et qu'elle eut vu le concierge prendre la boîte dans ses mains, elle se hâta de gagner la salle, où elle s'installa confortablement dans un des rares fauteuils demeurés vides à la première galerie.

La diva était en scène, comme toujours, applaudie avec rage, malgré quelques peccadilles imperceptibles pour le public, mais que sa rivale savait cueillir au passage, et soulignait d'une moue dédaigneuse.

A la fin de la scène, la diva rentra dans la coulisse pour ne reparaitre qu'au bout de dix minutes. Quand elle revint, son visage portait l'expression d'une préoccupation visible. A un changement de position des acteurs, elle se trompa, et un moment de confusion se produisit dans le jeu scénique. Sa voix ayant perdu de son assurance, elle chevrotait par intervalles. Des *Chut !* se firent entendre. Elle ne put maîtriser un signe d'impatience. Un coup de sifflet, puis un second, puis un troisième, lui prouvèrent qu'il y a toujours dans le public des gens grincheux qui ne savent pas supporter la plus petite contrariété. Au lever du rideau de l'acte suivant, au lieu des artistes en costumes, ce fut le régisseur en habit noir qui se

présenta. Il annonça que la diva venait de quitter brusquement le théâtre, et avait déclaré, en remontant dans sa voiture pour regagner son domicile, que, décidée à ne plus reparaitre devant le public de l'endroit, elle serait loin dans vingt-quatre heures. Le brouhaha fut indescriptible, et l'on rendit l'argent à ceux qui voulurent le reprendre. Lorsque, quelques minutes avant la scène malencontreuse qui avait amené l'ouragan, le concierge avait apporté à la loge de l'artiste la boîte en carton, celle-ci l'ouvrit avec curiosité, en présence d'un très petit cercle de privilégiés. Un bouquet ! un papier rose ! deux objets dont l'association fait toujours épanouir le cœur et le visage, surtout lorsque l'on commence à n'y avoir plus autant de droits.

Elle rompit l'enveloppe, déplia le papier dentelé, et lut, du bout de ses lèvres, d'abord souriantes :

« En donnant une voix si pure
« A l'Albani, Dame Nature
« Fit, ô prodige triomphant,
« Un rossignol d'un éléphant.
« Mais quand Arabella se guide,
« En-scène roulant et gloussant,
« Croirait-on pas ouïr l'accent
« D'un vieux coucou dans une dinde ? »

CHARLES DE PONTIVY.

LES ANGLAIS A CHYPRE

On nous écrit de Nicosie, le 28 mars 1893 :

Les Chypriotes ont des griefs nombreux contre les maîtres de l'île. Les Anglais, venus ici pour combler les Chypriotes de leurs bienfaits, nous font regretter amèrement l'administration indolente, mais indulgente en même temps, de la Turquie.

Nos charges sont devenues énormes, accablantes, sans compensation d'aucune sorte, soit pour le commerce, soit pour l'agriculture. Ces vampires prélèvent chaque année des sommes

énormes pour payer le tribut. (Ils ont bien voulu, par bonté d'âme, se charger de ce soin.)

Les Anglais protestent contre l'allégation que nos impôts ont été augmentés ; c'est cependant un fait indéniable, le fait suivant va nous le démontrer :

Lorsque les Anglais sont arrivés dans l'île, ils ont persuadé aux négociants de leur laisser prélever sur les marchandises importées et exportées une taxe à laquelle ils ont donné le nom *wharfage dues* (droits de quai) ; ils ont commencé d'abord à l'imposer à Larnaca et à Limassol, et, ensuite, ils l'ont étendue à d'autres ports de l'île ; cette taxe se monte annuellement à la somme de 3.000 l. st. Il était expressément convenu, entre le directeur des douanes d'alors et les négociants, que la taxe, ainsi perçue à Larnaca et à Limassol servirait à améliorer l'état de ces deux ports, et qu'une fois ce but atteint, le produit de la taxe, si elle continuait à être perçue, serait mis à la disposition des Municipalités de ces deux villes. Ce fait est constaté par les « Blue-books », publiés tous les ans en Angleterre sur les affaires de Chypre.

Sir Robert Biddulph, alors haut commissaire, disait, en effet, dans une de ses dépêches au ministre, que les droits de quai avaient été établis pour construire des débarcadères et des quais à Larnaca et à Limassol.

Au lieu de cela, le gouvernement, après avoir dépensé, pour deux débarcadères, à Larnaca et à Limassol, des sommes peu importantes relativement à celles qu'il a depuis perçues, s'est approprié le montant de la taxe, au mépris de ses engagements, et il continue à le verser dans sa propre caisse ; seulement, il prétend qu'en réalité il ajoute cette taxe à la somme qu'il fait annuellement voter par le Conseil Législatif pour les travaux publics dans l'île.

Cette échappatoire ne trompera personne. L'argent perçu ne peut être affecté qu'au but spécial pour lequel les droits de quai ont été consentis par les négociants. Le gouvernement

a l'air d'accorder, pour des travaux publics, sur ses recettes une somme qui s'élève annuellement de huit à dix mille livres, tandis qu'en réalité il faut défalquer de cette somme les trois mille livres auxquelles se montent annuellement les « wharfage dues », et qui devraient en conscience servir uniquement à améliorer l'état des ports de Larnaca et de Limassol, dont le commerce supporte cette nouvelle et lourde taxe spéciale.

Les négociants des deux villes de l'île sont très montés. A Larnaca même, un meeting imposant de protestation a été tenu ces jours-ci à la municipalité, et une commission de notables a été nommée pour présenter une pétition au Haut Commissaire, et lui demander de faire allouer le montant des droits de quai perçus à Larnaca et à Limassol au bénéfice de ces deux ports, ou d'y abolir entièrement cet impôt.

D'autre part, M. Rossos, maire de Larnaca et membre du Conseil, a présenté un projet de loi pour faire voter l'abolition du « wharfage dues ».

Voilà des faits qui certes ne sont pas faits pour donner une haute opinion des procédés de l'administration anglaise, surtout lorsqu'ils s'appliquent à une population qu'ils se sont donné la mission de protéger et de relever.

Je vous tiendrai au courant de cette affaire. Il sera intéressant de voir de quelle manière les Anglais vont manœuvrer, pour faire croire à leur habileté administrative et à cette impeccable justice qu'ils se vantent d'exercer dans tous les pays où ils s'implantent par la ruse ou par la violence.

(*Le Bosphore Egyptien.*)

RESPECTONS LES VOISINS

Dans le vieux temps, lorsque le Progrès n'avait pas marché un train de locomotive, comme à présent, on pensait que la politesse faisait partie de l'éducation. Il y avait un petit

livre, dont on rit, qui avait nom : « La Civilité puérile et honnête. »

Les conseils y étaient donnés dans les moindres détails, et on y apprenait — était-ce donc ridicule ? — qu'il était mal-séant, en bonne société, de mettre ses doigts dans son nez. Il y avait aussi la recommandation d'ouvrir un œuf par le gros bout.

Mais, à côté de ces leçons que nous trouvons puériles, il y en avait d'autres dont on ne se soucie plus, et qui se résument dans un mot : le respect.

Il est bien fini le respect : on l'a banni, exilé ; c'était un gêneur qui entravait la liberté de se moquer grossièrement de tout. Aussi ne semble-t-il pas que lorsqu'on parle d'empêcher, par une loi pénale, d'insulter les hommes et les choses respectables, on porte une main sacrilège sur les droits de l'homme ?

Nous entendons pousser des cris de paon, parce qu'il ne sera plus permis de ridiculiser les souverains étrangers, ou les souvenirs que les peuples voisins considèrent comme sacrés. Et, ce qui est absolument cocasse, c'est que lorsqu'un gouvernement veut empêcher qu'on le couvre de boue sur une scène française, ou qu'on permette à des paillasses de faire rire à ses dépens, on lui dénie ce droit, comme il arrive en ce moment, à l'occasion de la pièce de théâtre, « *tirée du roi des Montagnes* » d'Edmond About, ce livre méchant, témoignage de l'ingratitude de l'auteur pour un roi et un pays qui l'avaient accueilli avec une courtoisie que certes il ne méritait pas. Les Grecs ont parfaitement raison de ne pas vouloir que des histrions les traînent sur un théâtre, et nous ne pouvons que féliciter le gouvernement français qui fait acte de délicatesse en accueillant leur réclamation.

Aujourd'hui, comme à l'époque où le gouvernement ottoman pria les ministres français de ne pas permettre qu'on travestît Mahomet, il y a les grincheux qui appellent cette

déférence, ce respect du patriotisme et de la religion des autres : un *aplatissement devant l'Etranger*. C'est étrange vraiment, qu'en ce pays de France si renommé jadis par son urbanité, quelques esprits s'égarèrent au point d'oublier le petit code de la civilité.

A notre avis, il y a des sujets, comme des personnages, qui devraient être interdits au théâtre, et la censure, qui s'exerce si souvent à tort et à travers, devrait prendre modèle sur l'ambassade ottomane et l'ambassade hellène, et ne pas permettre de traîner sur les planches, comme nous l'avons vu souvent, des héros français dont les tombes sont à peine fermées. Ah ! nous avons déjà en France bien assez peu de respect des choses respectables, pour que l'on vienne encore les abaisser jusqu'à la pasquinade.

Nous n'admettons pas qu'on prenne un comédien, qui, la veille, était payé pour recevoir des gifles devant quinze cents personnes ; qui, le lendemain, sera payé pour faire des grimaces, et que, dans l'intervalle des coups reçus ou des attitudes simiesques, on donne à ce comédien les traits d'un grand personnage historique.

Il ne faut pas que, pour cinq ou six francs payés à l'entrée, le public ait le droit de conspuer des morts illustres, si l'acteur chargé de tenir le rôle a manqué son entrée ou perdu la mémoire. On dira que c'est le comédien que l'on siffle, et non le personnage : raison absurde. Quand vous voyez passer dans la rue un monsieur qui vient de déchirer son pantalon à un endroit fâcheux, vous riez toujours. Eh bien ! est-ce du monsieur ou du pantalon que vous vous moquez ? Du monsieur, sans nul doute.

Le théâtre n'est même pas un moyen de glorification, et, d'ailleurs, il y a des hommes qui, non seulement n'ont pas besoin de cette glorification, mais qu'elle rabaisse, quel que soit le talent du comédien. On doit convenir que c'est une singulière manière de glorifier les gens que de les exhiber sous les

traits d'un figurant quelconque, payé plus ou moins cher, dans un décor de papier, et de les exposer au jugement douteux d'un public, pas toujours bienveillant, et rarement spirituel. Vraiment les grands hommes ne sont pas faits pour l'amusement des foules, et les Ottomans et les Hellènes font acte sage et sensé, en demandant qu'on ne profane pas sur des planches, entre des quinquets, les souvenirs et les hommes qu'ils respectent.

CORIANDRE.

GRECS ET BULGARES

On n'a pas sans doute oublié qu'à Philippopoli les Bulgares se sont approprié une église grecque, avec les sans-gêne qu'ils apportent dans ce genre... d'affaires.

L'église de Sainte-Kyriaki appartient aux Grecs, cela est incontestable ; mais, par suite de l'immigration, la majorité, dans sa paroisse, est devenue, bulgare. Donc, les Grecs doivent être dépossédés de leur église. C'est montrer que l'on a une idée un peu confuse du droit de propriété.

Ce n'est pas tout, et cela est un comble. M. Grékoff, ministre des cultes, ayant visité le métropolitain grec de Philippopoli, lui a dit que le gouvernement avait résolu d'attribuer aux Bulgares, en majorité dans la paroisse, l'église de Sainte-Kyriaki. Il a même ajouté que *cette résolution avait été prise dans l'intérêt des Grecs, la restitution de l'église à la communauté hellénique devant exposer les Grecs à la colère des Bulgares.*

On ne sait comment qualifier un pareil langage. C'est, dans tous les cas, le langage d'un brigand au coin d'un bois. « Je suis fort irrité contre vous, dirait le brigand, en grappant son escopette ; mais vous pouvez me calmer en me payant une rançon ». Jusqu'ici rien d'insolite. Vous vous ré-

criez, vous protestez, et, par bonheur, la justice intervient, ce qui se voit même dans les histoires de brigands. Vous croyez que la justice va se saisir du voleur et vous rendre votre bien ? Détrompez-vous. La justice — M. Grékoff, voulions-nous dire — rend, dans votre intérêt même, la rançon au brigand, craignant qu'il ne vous fasse un mauvais parti si on le privait d'un bien si « légitimement acquis ».

Les Grecs de la paroisse, victimes de cet acte de spoliation, se réunirent, au nombre de mille environ, à l'effet de manifester contre l'inique décision du gouvernement bulgare. Pour n'avoir pas à se montrer et pour éviter de donner des explications à ses administrés, l'honnête ministre fit dire qu'il n'était pas chez lui. Les manifestants nommèrent alors une commission chargée de lui faire parvenir les doléances et les représentations de la communauté grecque. M. Grékoff reçut la commission, et répéta que l'église serait attribuée aux Bulgares pour le bien des Grecs.

Il est difficile d'être plus crânement... bulgare !

(*Le Messager d'Athènes.*)

PAILLASSES POLITIQUES

LES GAÏETÉS DE LA POLICE ANGLAISE EN ÉGYPTE

PIÈCE NOUVELLE

Le théâtre représente la place de l'Esbekieh, au Caire.

PUNCH, chantant en s'accompagnant de la tambourah, sous les fenêtres de Pierrot.

Au clair de la lioune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plioume
Pour écrire un mot.

PIERROT (*ouvrant sa fenêtre*). — Qu'y a-t-il, Master Punch ?

Est-ce l'heure de réveiller les honnêtes gens ? Il me semble que vous avez avalé plus de gin que de coutume ? Votre nez flamboie dans l'obscurité.

PUNCH. — Non, monsieur Pierrot, je n'ai pas avalé un verre de plus que de coutume ; mais je suis gai, prodigieusement gai, et je veux vous faire partager ma gaieté, car vous savez à quel point je vous aime, cousin Pierrot.

PIERROT (*dans la rue*). — Qu'avez-vous de si gai à m'annoncer ? Quittez-vous l'Égypte ?

PUNCH. — Je m'en garderai bien. Si je vous ai éveillé, c'est pour vous conter les folichonneries de notre bonne police.

PIERROT. — Le fait est qu'elle est bouffonne, votre police ! Vous me rappelez les deux pauvres Papas de Chypre qu'un de vos jeunes *commissionners* s'avisait de faire tondre et raser comme des caniches.

PUNCH. — N'est-ce pas que c'était farce ?

PIERROT. — Que diriez-vous si on raclait de la sorte le crâne de vos ministres anglicans ?

PUNCH. — Je me fâcherais tout rouge.

PIERROT. — Mais des prêtres chypriotes n'ont-ils pas le droit de se fâcher ?

PUNCH. — Non, puisqu'ils ne sont pas Anglais.

PIERROT. — Si vous disiez qu'ils n'en ont pas la force !

PUNCH. — C'est absolument la même chose. Les Anglais ont la force, parce qu'ils sont Anglais.

PIERROT. — Ça ne les a pas empêchés d'être solidement étrillés par les Boërs et par les Soudanais... Si les Égyptiens osaient !

PUNCH. — Ils n'oseront pas.

PIERROT. — Vous comptez donc faire de l'Égypte une autre Irlande ?

PUNCH. — Puisque nous sommes forcés de lâcher les Irlandais, il est juste que nous nous rattrapions sur les Égyptiens.

PIERROT. — Parbleu ! je le vois bien depuis que je suis ici. Le pauvre Khédive fait de son mieux pour conserver la police locale, sans laquelle il n'est plus rien ; mais lord Cromer ne recule devant aucun moyen pour s'emparer de tous les services administratifs du pays.

PUNCH. — Lord Cromer suit exactement les préceptes du prince de Metternich, lorsqu'il disait que la Turquie était un artichaut qu'il fallait manger feuille par feuille. — Très fort, ce vieux Metternich !

PIERROT. — Les ministres changent, mais c'est toujours la même chose.

PUNCH. — Qu'ils résistent, s'ils le peuvent.

PIERROT. — Oui, s'ils résistent, l'Égypte sera annexée dans la même forme que Tunis.

PUNCH. — Qu'avez-vous à y redire ?

PIERROT. — Nous, rien ! si l'Europe vous laisse faire, et si les Égyptiens vous supportent.

PUNCH. — Ils nous supporteront.

PIERROT. — Mais s'il leur plaisait de se révolter sérieusement, comment vous y prendriez-vous ? Nous ne sommes venus à bout de la Tunisie qu'en y jetant d'un seul coup soixante mille hommes. La chose a été trouvée imprudente, dans un moment où nous pouvions avoir à tout moment l'Allemagne sur les bras.

PUNCH. — Nous ne courons pas ce danger.

PIERROT. — Je le sais ; mais vous savez bien aussi que vous n'avez pas soixante mille hommes à jeter en Égypte, et, vous les auriez, que les Turcs n'en feraient qu'une bouchée, s'ils venaient à perdre patience.

PUNCH. — Les Turcs ne perdront pas patience.

PIERROT. — Qu'en savez-vous ? Toute patience a des bornes.

PUNCH. — Les Turcs seront patients tant que les Égyptiens

ne se révolteront point, et vous allez être forcé d'avouer, Monsieur Pierrot, que nous mettons leur patience à de rudes épreuves, car voici ce que vous pourriez lire dans le journal arabe *El Moayad*, si vous saviez l'arabe...

PIERROT. — Je n'en comprends pas un traître mot.

PUNCH. — Aussi l'ai-je fait traduire tout exprès pour vous. Je vais vous le lire sous le réverbère. — En septembre 1891, plusieurs habitations furent pillées. Sur la demande de Kitchener pacha, directeur général de la Sûreté, le chef de la police de l'endroit fut adjoint au juge d'instruction dans cette affaire. Cet assistant usa de la torture pour arracher des aveux à la plupart des accusés, qui préférèrent se déclarer coupables que d'endurer les épreuves auxquelles on les soumit. Il en résulta que dix-sept personnes furent déférées devant le tribunal pour être condamnées aux travaux forcés à perpétuité, et le chef supposé de la bande, à être pendu parce qu'il y avait eu mort d'homme. Mais les juges les acquittèrent tous, en reconnaissant que les aveux étaient nuls, comme ayant été obtenus à l'aide de la torture, et le jugement fut confirmé par la Cour d'appel.

PIERROT. — Tiens! moi qui croyais qu'il n'y avait de juges qu'à Berlin !...

PUNCH. — S'il y a des juges en Egypte, c'est tout comme s'il n'y en avait pas, puisque leurs jugements ne sont pas exécutés. Le procureur général demanda que le chef de la police de Minieh, qui avait instruit l'affaire et employé la torture, fût poursuivi et puni; mais nous nous y opposâmes, et carrément. Nous nous contentâmes de le mettre à la retraite, et pas tout de suite. — Avouez que nous sommes des hommes forts !

PIERROT. — Oui, avec les faibles. Ce que vous faites en Egypte jette un joli rayon de lumière sur ce que vous avez fait en Irlande.

PUNCH. — Attendez, pour exprimer une opinion, que j'aie fini. — En mai 1892, une commission de police instruisit une affaire du même genre. Elle reçut les aveux de treize accusés, et prétendit avoir retrouvé chez eux une partie des objets volés. Le tribunal de première instance les condamna aux travaux forcés à perpétuité. Il fut cependant prouvé plus tard que les aveux avaient été obtenus par la torture; que l'on avait crucifié les accusés avec des cordes, et qu'on leur avait brûlé les mains. Les traces de ces barbaries étaient encore visibles deux mois après. Aussi la Cour d'appel acquitta tous les accusés.

PIERROT. — Diantre ! C'est long, ce que vous me contez là.

PUNCH. — C'est long, mais c'est si amusant ! Ecoutez plutôt. Un jeune homme ayant été trouvé noyé au Caire, la police employa encore toutes sortes de tortures, pour contraindre ceux qu'elle interrogeait à avouer ce que bon lui plaisait. On alla jusqu'à terroriser une pauvre petite fille, en lui montrant l'image du diable. Les accusés furent encore acquittés; mais ceux qui s'étaient rendus coupables de ces méfaits sont toujours en fonctions.

PIERROT. — Décidément, vous êtes très forts; mais je préférerais dormir.

PUNCH. — Un instant, monsieur Pierrot: — le bouquet. — Un Egyptien, accusé d'avoir tué un sujet anglais, à Port-Saïd, fut reconnu innocent de ce crime, et acquitté. Le tribunal ordonna, en conséquence, sa mise en liberté. Mais, immédiatement, un des hauts fonctionnaires de la police le fit remettre en prison, sous la même prévention.

PIERROT. — Est-ce fini, cette fois?

PUNCH. — Si vous voulez.

PIERROT. — Certes, que je le veux, car j'ai peur d'en mourir de rire. Décidément, vous êtes des gens d'une gaieté sans pareille. Et cette bonne et saine gaieté anglaise, vous la portez

partout où vous allez ; car, ce que vous faites actuellement en Egypte, c'est ce que vous avez fait jadis à Praga et à Corfou. Était-ce gai, les gens que vous pendiez et ceux que vous faisiez mourir de faim, dans une île déserte ? Mais, au surplus, la courageuse Miss Gonne conte des histoires encore bien plus gaies sur ce qui se passe en ce moment même en Irlande. Master Punch, souffrez que je vous admire, et excusez-moi si je n'ai pas le cœur de vous imiter.

FRANCUS.

FLEUR D'ORIENT

Elle ouvrit la fenêtre, et, prenant entre ses doigts maigres, veinés de bleu, un bouton de rose, qui, la nuit, s'était épanoui, elle le respira de si près, que ses lèvres pâles effleuraient les pétales odorants, humides encore de rosée.

Pauvre petite ! elle l'aimait tant, ce jardin ! un jardin bien étroit, bien modeste ! deux pots de fleurs au bord d'une fenêtre. N'importe, elle l'aimait. Elle aimait ces roses fragiles comme elle, et qui, comme elle, se faneraient en automne.

Elle était bien malade, et bien seule. Un matin, un prêtre l'avait ramassée, abandonnée dans une église, toute transie de froid, demi-morte ; quelques haillons enveloppaient son petit corps déjà glacé.

Un couvent l'avait recueillie, soignée ; elle avait vécu. On lui apprit à coudre, et, à quinze ans, elle s'en alla gagner sa vie. La femme d'un Grec, qui tenait un hôtel à Galata, l'avait vue au couvent, et, la trouvant adroite et gentille, l'avait emmenée pour prendre soin de la lingerie. Courageuse, elle avait travaillé, luttant contre un mal terrible. Elle savait maintenant qu'elle mourrait avant d'atteindre ses dix-huit ans, et, chaque fois que la toux, une vilaine toux rauque, profonde, secouait sa poitrine, elle savait qu'elle venait de descen-

dre encore un degré de l'échelle. Elle sentait aussi, dans sa petite chambre, la solitude, ce fantôme de glace qui nous étreint le cœur et fait frissonner.

Pauvre Hélène ! quand son aiguille passait rapide entre ses doigts, on eût pu voir pointer, comme une perle au bord de ses longs cils, une larme, qui, se détachant, roulait lentement sur sa joue.

Or, ce matin-là, elle respira ses fleurs, et resta penchée vers elles, longtemps se pénétrant de cette odeur discrète qui lui faisait du bien. Puis elle se redressa, et, regardant le ciel qui semblait lui sourire dans sa clarté matinale, elle lui sourit aussi. Au-dessus des côtes d'Asie, le soleil, perçant la brume, illuminait les minarets ; dans un jardin voisin, un oiseau chantait. Le monde s'éveillait radieux, et Hélène se sentit heureuse de cette gaieté de la nature. Comme tout était joli ! Comme il faisait bon vivre ! Mais bientôt, baissant les yeux et secouant sa jolie tête brune, elle murmura : « A quoi bon tout cela ? »

Oui ! à quoi bon l'oiseau qui chante, le soleil qui sourit ? A quoi bon la vie, puisqu'elle allait mourir ?

Elle laissa tomber sa tête dans sa main, et parut rêver. Le parfum des roses s'élevait vers elle, gagnant de proche en proche comme une marée qui monte ; mais ce n'était plus le parfum doux et timide de tout à l'heure : c'était une odeur forte, troublante qui lui prenait au cerveau. Un bouton de rose ouvrit ses pétales... il lui parlait.

— « Ma sœur, disait-il, encore un baiser ! Nous avons vécu ensemble, nous mourrons ensemble ; je t'aime. Ma sœur, encore un baiser ! L'amour que tu avais rêvé, l'amour qu'ont trouvé tes compagnes, tu ne le connaîtras pas. Tu es si frêle, ma douce amie, qu'un homme te briserait s'il osait te toucher ; mais, sois sans crainte, ils ne peuvent que te plaindre, et encore... Pistent-ils seulement à toi ? Moi seul, je t'aime d'un amour tendre et sans secousse, d'un amour qui te consolera et ne te tuera pas. Ma sœur, encore un baiser ! »

Elle, se penchant, posa ses lèvres sur le bouton de rose qui se referma.

Hélène eut un soubresaut ; il lui sembla qu'elle s'éveillait. Le bouton de rose s'était tu ; mais une voix, — une voix d'homme, cette fois, — montait vers elle, chantant, dans une

traduction grecque, la sérénade de Severo Torelli, cette romance si triste qu'elle semble le *Dies iræ* de l'amour :

Tu m'a promis ton baiser,
Pour ce soir, ma brune,

Hélène retint sa courte haleine sur ses lèvres qui tremblaient, et écouta. Dans son corps brisé, il passa un tressaillement, tressaillement de bonheur, de jeunesse, d'amour, et son cœur de jeune fille se dilatait, et sa paupière se gonflait de grosses larmes, et elle se grisait de cette musique, de cette poésie qui montait à elle comme un parfum.

Quand le chant eut cessé, elle resta penchée à la fenêtre, le regard plongé dans l'azur infini, qui semblait être pour elle un grand panorama où elle voyait de belles choses, tant son œil était fixe, tant son sourire était heureux. Elle écoutait encore, croyant entendre toujours la voix chanter douce auprès d'elle.

La porte de la chambre s'était ouverte, et quelqu'un disait :

— Hélène ?

Elle ne bougea pas.

— Hélène ?

Elle se retourna enfin, surprise, effarouchée. Mais se remettant :

— Ah ! c'est vous, bon père Nicolas !

— Je vous apportais le lait chaud de la chèvre.... Mais, vrai de vrai, mon enfant, vous avez pleuré.

Le sang pointa aux joues pâles de la jeune fille.

— Pourquoi vous chagriner ainsi ? continua le père Nicolas, le plus ancien serviteur de l'hôtel. Votre mal passera ; on rit à votre âge.

— J'ai pleuré, dit-elle, parce que j'étais heureuse.

— Alors, c'est différent.

— Oui... Dites-moi, qui chantait tout à l'heure ?

— Un artiste français, un M. Paul ***, du Grand Opéra de Paris ; il voyage avec un ami, un peintre, M. Henri ***. Vous aurait-il fatiguée ?

— Oh ! non, au contraire, je voudrais l'entendre encore....

— Il ne faut pas vous gêner, Hélène, si vous avez besoin de moi. Ne laissez pas refroidir le lait.

— Non ; merci, père Nicolas.

Il sortit, et descendit aussi vite que le permettait son âge. Devant une porte, il s'arrêta et frappa.

— Pardon, excuse ! dit-il en français à deux jeunes gens qui déjeunaient gaiement. Si je vous dérange, c'est à cause de notre petite malade d'en haut.

— Une malade ? interrompit Paul.

— Oui, une ouvrière de la maison, une enfant trouvée dans une église. — Ça n'a pas dix-huit ans, et ça se meurt d'un vilain rhume.

— Ne chante plus, fit Henri en s'adressant à Paul.

— Ce n'est pas cela, au contraire, Monsieur ; je viens de chez elle, et elle avait les yeux rouges : elle voudrait entendre chanter encore... Une envie de malade. Excusez-moi, Messieurs.

Il referma la porte.

Paul regarda Henri ; plus ému qu'il ne voulait le paraître, il dit brusquement :

— Vraiment, mon cher, je chante assez souvent pour de l'argent ; je puis bien chanter une fois par charité.

Il s'approcha de la fenêtre, et, se penchant un peu, reprit la romance.

Hélène s'accouda, et ferma les yeux, recueillie. Et, alors, tandis que le son de la voix arrivait très doux à son oreille, il lui sembla que quelque chose de tiède effleurait sa joue ; qu'une main glissait autour de sa taille, que des lèvres se posaient sur son front. Elle frissonna ; elle éprouvait un grand bien-être, une sorte de volupté qui la troublait, mais la captivait ; elle se laissait aller sur le bras qui l'enlaçait, s'abandonnant tout entière, folle de joie.

Ce fut un rêve délicieux, rêve de caresses et de serments emportés. Elle frémissait comme la sensitive au passage de la brise ; c'était bien aussi la brise qui soufflait sur elle, la brise de l'amour.

Paul avait fini sa romance ; il se pencha en avant, et regarda en haut. Alors il vit, accoudée à une fenêtre, Hélène, qui pleurait de grosses larmes, tandis qu'un sourire de douce béatitude errait encore sur ses lèvres.

Elle resta quelques minutes immobile, croyant rêver ; puis, se dressant, elle essuya ses yeux, prit dans ses doigts un bouton de rose, le caressa une dernière fois du regard, et le cueillit.

C'était un gros sacrifice qu'elle venait de faire. Le nombre de ces seuls amis était si maigre qu'elle hésitait toujours à se séparer de l'un d'eux.

Naïvement, sans fausse honte, elle descendit chez Henri, et, rougissant, tendit à Paul le bouton de rose ; puis s'enfuit...

Paul, le soir, partit pour Scutari, laissant Henri seul pour une semaine. Au retour, son premier mot fut triste :

— Mon bouton de rose s'est desséché hier, dit-il.

— Et Hélène est morte ce matin... répondit Henri.

CÉSAR D'EPINANT.

LA FÊTE DE LA « REVUE MODERNE »

Vraiment charmante la fête donnée samedi dernier par la *Revue moderne*, chez Bonvalet. Elle était présidée par le directeur du *Journal*, Fernand Xau, dont le discours a été très applaudi. A l'intention des invités, MM. Charles Bourget, son directeur, et M. Louis Martin ont résumé brièvement le but de la *Revue moderne* et de la Société littéraire et artistique de Paris.

Georges Bans, courriériste théâtral de la *Revue moderne*, avait organisé un concert brillant, bientôt suivi d'un bal plein d'entrain. Grand succès pour Mlle Dartois, de l'Opéra, dans *Nègre*, fort bien chanté ; M. Georges Palicot, l'auteur, conduisait l'orchestre. Ravissante la pantomime *Au jeu d'amour*, interprétée par Mmes Pilar-Morin et Louise Willy. Au programme Mmes Richard, Beauprez, Roger, Jeanne Duc, Saillard-Dietz, Joubert ; — MM. Matrat, Ligné-Poë, Lenormand, Alcanter de Brahm, Georges Tiercy, etc.

Fête champêtre, dans quelques semaines.

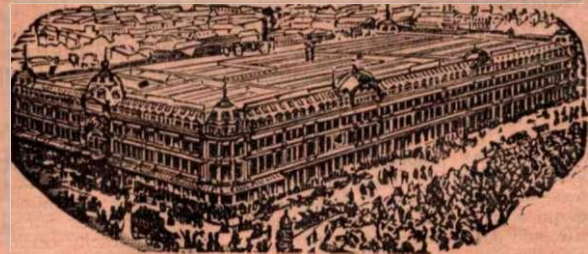
Le gérant : MESNIL.

Poitiers, typ. Lecène, Oudin et C^{ie}.

AU BON MARCHÉ

PARIS NOUVEAUTÉS PARIS
Maison ARISTIDE BOUCICAUT

Magasins de Nouveautés réunissant dans tous leurs articles le choix le plus complet, le plus riche et le plus élégant.



Le système de vendre tout à petit bénéfice et entièrement de confiance est absolu dans les Magasins du **BON MARCHÉ**

Le **BON MARCHÉ** expédie franco, ses *Catalogues* et des *Échantillons* variés de tous ses tissus, ainsi que des *Albums* de ses modèles d'Articles confectionnés.

La Maison du **BON MARCHÉ** possède des assortiments considérables en : Soieries, Lainages unis et de fantaisie, Toiles, Costumes, Confections, Vêtements, Chapeaux et Chaussures pour Dames, Hommes et Enfants, Bonneterie, Chemises, Trousseaux, Ameublements, Tapis, Articles de Voyage, Articles de Paris, Gants, Dentelles, etc., et il est reconnu qu'elle offre de très grands avantages, tant au point de vue de la **qualité** que du **bon marché réel** de toutes ses marchandises.

La Maison du **BON MARCHÉ** fait des *Expéditions* dans toutes les parties du monde et correspond dans toutes les langues.

Le **BON MARCHÉ (PARIS)** n'a ni Succursale ni Représentant, et prie ses Clients de se mettre en garde contre les Marchands qui se servent de son titre.

Les Magasins du **BON MARCHÉ** sont les plus grands, les mieux agencés et les mieux organisés du monde entier ; ils renferment tout ce que l'expérience a pu produire d'utile, de commode et de confortable, et sont, à ce titre, une des **curiosités de Paris**.

DIPLOME DE MÉRITE DE LONDRES 1881

SUCCÈS DU JOUR

BALSAMINE ORIENTALE

ARTICLE DE TOILETTE SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ AUX DAMES

Préparation pour conserver la fraîcheur du teint, le moelleux de la peau et la préserver de l'action du soleil et des grands froids.

Aux nombreuses préparations inventées jusqu'à présent pour corriger les imperfections naturelles, conjurer ou réparer les outrages du temps chez les dames, on doit ajouter la **Balsamine Orientale**, invention toute récente et qui se recommande sur la plupart de ses congénères par sa parfaite innocuité, son odeur délicieuse, comme aussi par son efficacité certaine et par la variété des usages auxquels elle peut servir. En effet, l'on peut employer la **Balsamine Orientale** pour le visage, les mains et toutes les autres parties du corps.

Le **Visage** est le siège fréquent de BOUTONS, DARTRES, GERÇURES, CREVASSES, TACHES DE ROUSSEUR, etc., etc. On peut se garantir contre ces affections et on peut s'en débarrasser en essayant matin et soir la figure avec un linge fin imprégné de **Balsamine Orientale** pure; elle conserve la peau et lui rend la FRAICHEUR, le VELOUTÉ, la BLANCHEUR; en un mot tout l'éclat de la BEAUTÉ.

Les médecins la prescrivent avec succès contre les TACHES DE ROUSSEUR attribuées à l'action du soleil et pour celles qui pourraient se montrer sur les autres parties du corps, comme sur les seins et le visage des dames enceintes.

La **Balsamine Orientale** est une spécialité de toilette employée avec succès pendant la saison d'hiver; elle guérit radicalement les GERÇURES DES LÈVRES et de la PEAU et fait disparaître les ENGELURES.

La **Balsamine Orientale**, dès son début, a été reconnue comme le plus précieux dermatophile.

Adoptée par le harem impérial et la haute société des dames d'Orient, elle a été surnommée la favorite des harems des palais Impériaux.

La **Balsamine Orientale**, en un mot, remporte un grand succès dans les maladies générales de la peau; elle agit sur les petits enfants avec même supériorité que sur les grandes personnes des deux sexes.

La peau du visage devient quelquefois le siège d'une affection appelée **Morphée**. Elle se présente sous la forme de taches semblables à celles que fait une goutte d'eau sur une feuille de papier. Un moyen très simple de faire disparaître ces taches est de se laver d'abord avec de l'eau (UN VERRE) saturée d'une cuillerée à bouche de **Balsamine Orientale**.

Elle enlève supérieurement bien tout le feu du rasoir et calme instantanément toutes les irritations occasionnées par l'opération de la barbe.

Les personnes habituées à se faire raser, se trouveront parfaitement satisfaites du précieux usage de la **Balsamine Orientale**.

DÉPÔT GÉNÉRAL à Constantinople, Grand'Rue de Péra; à la Pharmacie britannique, J. CANZUCH, seul préparateur et inventeur de la BALSAMINE ORIENTALE.

Prix : 3 fr. 50

PIERRE PETIT & FILS

Artiste Peintre-Photographe

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



TOUS LES ANCIENS PORTRAITS PEUVENT ÊTRE

REPRODUITS DANS TOUS LES FORMATS EN NOIR ET EN

LINOGRAPHIE, PEINTURE, AU CHARBON, ETC.

17, 19, 21, Place Cadet — PARIS
12 marches à monter.

16 bis, RUE CADET, PARIS

LE BALNEUM

SANS MASSAGE AVEC MASSAGE

2 Francs 3 Francs

BAINS TURCO-ROMAINS ET RUSSES

Hydrothérapie complète

Ouvert tous les jours, de 6 h. du matin à 8 h. du soir
et les samedis jusqu'à onze heures du soir.
du 1^{er} Nov. au 1^{er} Mai



Expérimenté avec grand succès
Accepté à la Société de Chirurgie (Académie de Médecine), le 22 avril 1891. Il est garanti supérieur à tous les autres pour maintenir les HERNIES les plus rebelles; se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse.

MEYRIGNAC, 229, rue Saint-Honoré. — PARIS

Envoi de l'Appareil sur demande

RESTAURANT BONVALET ET CAFÉ TURC

29 et 31, Boulevard du Temple. — Entrée des voitures, 85, rue Charlot.

GRANDS SALONS POUR NOCES ET SOIRÉES
BEAU JARDIN D'ÉTÉ

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé depuis quatre ans, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

SPECTACLES DIVERS

Concert Parisien, 8 h. 1/2. — Yvette Guilbert.

Eden-Concert, 8 h. — Spectacle varié.

Eldorado, 8 h. 1/2. — « Dans cent ans. »

Scala, 8 h. 1/2. — Cambriolons.

Moulin-Rouge, — Tous les soirs, 8 heures, spectacle, concert, bal. Mardis mercredis, vendredis et samedis, fêtes de nuit. Dimanches et fêtes à 2 heures matinée dansante, kermesse

Casino de Paris, 16, rue de Clichy, 8 h 1/2. — Spectacle, Concert et Bal.

Nouveau Cirque, 8 h. 1/2. — Papa Chrysanthème, fantaisie japonaise et nautique. — Exercices équestres. — Mercredis, Jeudis, Dimanches et Fêtes: matinées à 2 h. 1/2.

Cirque d'Hiver, 8 h. 1/2. — Les 150 rats de Donroff. — Matinées dimanches et jeudis à 2 h. 1/2

Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — Miss Loie Fuller, créatrice de la danse serpentine. — Dimanches et Fêtes, Matinée à 2 h. 1/2.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 1/2, 50, Boulevard Voltaire. — Paulus.

Pôle Nord, 18, rue de Clichy. — Patinage perpétuel, sur vraie glace. Ouvert de 8 h. du matin à minuit.

Concert de la Pépinière, 9, rue de la Pépinière, en face la Gare Saint-Lazare. Tous les soirs à 8 heures, spectacles variés. MM. les militaires de tous grades paieront demi-place.

Musée Grévin. — L'Escadre du Nord à Cronstadt. — Coulisses de l'Opéra.

Théâtre Robert Houdin. — 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan — La source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées Dimanches et Fêtes à 2 h. 1/2.

Théâtre de la Salle des Capucines, 39, boulevard des Capucines: *Les Frères Isola*. — Tous les soirs. — Matinées enfantines les jeudis, dimanches et fêtes, à 2 h. 1/2.

Jardin d'acclimatation. — Tous les jours. — Concert le Jeudi et le Dimanche.

Elysee Montmartre. — Bal: jeudis, samedis. — Mardis, dimanches bal masqué. Dimanches et fêtes matinée à 2 heures. Lundis, vendredis, salle mise à la dispositions pour bals de sociétés.

Un des rendez-vous les plus agréables de CONSTANTINOPLE, surtout pour les habitants du *Phanar* et des quartiers avoisinants, aussi bien que les Touristes européens qui visitent les monuments situés dans cette partie de la ville, c'est sans contredit le

CAFÉ-RESTAURANT

DE

KIL-BOURNOU

Près de l'échelle du PHANAR.

Bien aéré, ayant une vue splendide sur la CORNE-D'OR, cet établissement ne laisse rien à désirer tant au point de vue de la société qui le fréquente que des soins très délicats dont elle est l'objet. Service irréprochable, consommations de premier ordre.